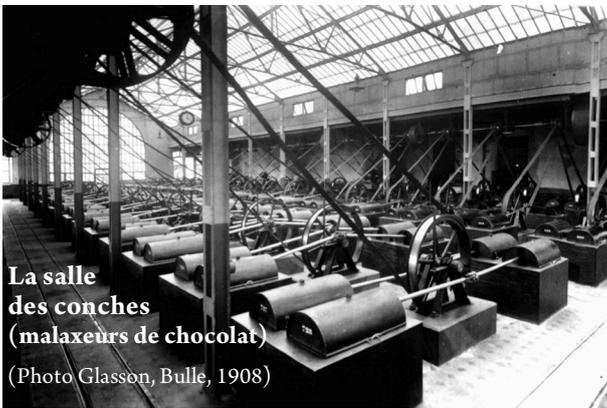


Fiche 5. Ouvrières et ouvriers chocolatiers à Broc en 1910



Salle de pliage (1913)

Filles ou femmes d'ouvriers, orphelines embrigadées à bas salaires. Toutes doivent sacrifier à l'éthique de l'atelier: discipline, tenue, ordre, propreté... (Coll. G. Favre, Broc)



La salle des conches (malaxeurs de chocolat)
(Photo Glasson, Bulle, 1908)

La seule «grosse industrie» du canton

Au printemps 1898, les ateliers sortent de terre et les premiers kilos de chocolat sont livrés pour Noël. Après le terrible incendie qui le détruit à 90 % en 1890, le village de Broc connaît un boom démographique : sa population passe de 450 à 2'163 habitants entre 1898 et 1920.

La première idée de Cailler est d'implanter son usine à Bulle, ville reliée depuis 1868 au réseau ferré helvétique. Le site de Broc l'emportera : scierie pour les caisses, énergie hydroélectrique sur la Jogne, proximité des producteurs de lait...

Hormis les tentatives de la ville de Fribourg sur la plateau de Pérolles dans les années 1870, c'est la seule expérience de «grosse industrie», comme on disait, avant les années 1960. Dans un canton de tradition rurale, on redoutait les conséquences «funestes» de l'industrialisation : la prolétarianisation (les paysans devenant salariés d'un patron), le recul de la pratique religieuse, le syndicalisme, le socialisme...

Une condition ouvrière pionnière

Avant que l'État-Providence ne prenne en charge les coûts de la santé et n'assure les vieux jours de la population, c'est au patron de garantir le social. Dès 1900, les ouvriers brocois peuvent cotiser aux caisses de l'entreprise (maladie, compensation militaire, prévoyance-retraite), consulter gratuitement le médecin pendant les heures de travail, bénéficier d'allocations de naissance ou d'indemnités de décès.

Il y a même le samedi après-midi congé payé ! Une vingtaine de familles ouvrières louent dès 1905 une petite maison jumelée avec jardin, aux abords du village. Mais pas question de revendiquer : l'obéissance au patron qui pourvoit au nécessaire de ses employés doit rester absolue et la moralité de l'ouvrier sans reproche.



Dès 1907, la fabrique prendra l'allure qu'elle conservera dans les grandes lignes jusqu'aux années 1960 (Carte postale. Librairie Ch. Morel, Bulle, 1916)

Jusqu'à 1796 ouvriers

76 ouvriers en 1898, 630 en 1901, 1250 en 1910, 1796 ouvriers en 1920 (maximum) ... 473 en 1945, à la démobilisation. À la sortie de l'usine, vers 1920, le flot de vélos était si dense qu'il devenait impossible de traverser la rue principale du village pendant au moins dix minutes. Les effectifs remontent à 1200 en 1963, pour se retrouver en 1997 à 400 personnes (plus 50 à 100 temporaires). Mais avec une production quintuplée par rapport à 1910-1920. Grâce à la mécanisation et à l'automatisation, on produit avec quatre fois moins de main-d'œuvre... cinq fois plus !

Source : BUGNARD, Pierre-Philippe, La fabrique de chocolat Cailler à Broc, *Annales fribourgeoises*, LXIV, 2001, pp. 149-163.

La dure condition ouvrière de la famille d'un chocolatier en 1908

La semaine est encore de 55 heures en 1914 (64 heures en 1900). Beaucoup font les trajets à pied, depuis leur village, bûcheronnent, soignent leur bétail, «à côté». Au retour de l'atelier, les ouvrières ont à assumer les lourdes tâches ménagères.

Le patron, lui, réside à distance, à la villa. Il y mène une vie privée discrète, fréquente le grand monde, ce qui ne l'empêche pas, au détour d'une pause, de s'entretenir en patois avec un groupe d'ouvriers. En 1908, une famille ouvrière de sept personnes dispose d'un budget de 3'407 frs pour vivre, y compris 500 frs à verser pour l'amortissement de la dette de la maison, alors que le salaire du père se monte à 1'035 frs. Quatre enfants, âgés de 18 à 24 ans, travaillent en atelier pour que la famille parvienne à nouer les deux bouts. La mère fait encore 50 journées de blanchissage et raccommodage à 2 frs, en plus de son propre ménage. Seule la cadette, âgée alors de 10 ans, n'est pas en fabrique. Le fils et la fille aînée (27 et 25 ans) ont pu se marier et s'établir. La deuxième fille est entrée au couvent, tandis que la troisième (18 ans) est emportée par la tuberculose. Déjà, la famille avait perdu un huitième enfant à l'âge de deux mois.